

La « Division de Savoie »
pendant la guerre

1939-1940

Extrait de la Revue de Savoie

(Numéro 4 de 1941 - Numéro 1 de 1942)

Cottarel

LA DIVISION DE SAVOIE
PENDANT LA GUERRE

La « Division de Savoie » pendant la guerre

1939-1940

Extrait de la Revue de Savoie

(Numéro 4 de 1941 - Numéro 1 de 1942)

LA « DIVISION DE SAVOIE » PENDANT LA GUERRE

1939-1940

Si les nécessités de la mobilisation et de la concentration s'opposent, dans les armées modernes, à un recrutement trop exclusivement régional, qui n'est pas d'ailleurs sans inconvénients, certaines Grandes Unités n'en gardèrent pas moins, pour des raisons particulières, leur caractère régional.

La 28^e Division d'Infanterie Alpine (D.I.A.) fut de celles-ci. Sans doute, nombreux étaient les hommes de cette Division qui lui venaient d'autres provinces de France, de la région lyonnaise, de la Drôme, de l'Ardèche, du Cantal, de la Lozère, du Jura, voire même de Paris, et parmi ses artilleurs et ses sapeurs, du Dauphiné voisin.

Mais elle n'était pas moins considérée par tous, à juste titre, comme « la Division de Savoie ».

Elle l'était, comme on va le voir, par le stationnement, en temps de paix, de ses unités actives, par sa mission primitive, par la région où elle s'était formée, par l'origine de la majeure partie de ses cadres, officiers de réserve, sous-officiers d'active et de réserve.

Aussi, quand on demanda à son chef de lui donner un insigne, choisit-il tout simplement pour elle la Croix de Savoie, telle qu'elle figure au frontispice de cette Revue, et cet insigne, qui, peint sur ses équipages, devait être, dans les jours tragiques, un précieux signe de ralliement, fut-il accueilli par tous avec enthousiasme et, par certains même, avec piété.

A ce titre, un bref résumé de son histoire a sa place dans cette « Revue de Savoie ».

La 28^e D.I.A. n'était ni une division active ni une division de réserve : elle était constituée, en proportions sensiblement égales, d'unités actives existant dès le temps de paix et d'unités de réserve formées à la mobilisation autour de « noyaux » qu'avaient fournis les unités actives.

Elle présentait encore une autre particularité : tandis que la plupart des divisions de l'armée française étaient à trois régiments d'infanterie, elle comptait deux brigades, c'est-à-dire la valeur de quatre régiments, et elle fut même la dernière à garder ce type.

Elle comprenait :

6 bataillons de chasseurs alpins, groupés par trois en deux demi-brigades, la 5^e demi-brigade de chasseurs (colonel BETHOUART) et la 25^e (lieutenant-colonel BEL), savoir :

Le 7^e, qui tenait garnison à Albertville (commandant SOUTIRAS);

Le 47^e, formé par le précédent à Albertville (capitaine BRUNARD);

Le 13^e, qui tenait garnison à Chambéry (commandant POCHARD, remplacé en février 1940 par le commandant PONET);

Le 53^e, formé par le précédent à Moûtiers (capitaine CHÉRY);

Le 27^e, qui tenait garnison à Annecy (commandant MAZAUD);

Le 67^e, formé par le précédent à Annecy (capitaine EARD).

Deux régiments d'infanterie alpine, savoir :

Le 99^e, qui tenait garnison à Lyon (colonel LACAZE);

Le 97^e, formé par le précédent à Chambéry (lieutenant-colonel JACQUIN);

Une Compagnie des Pionniers portant le N° 13/99;

Un groupe de reconnaissance divisionnaire, formé par le 11^e régiment de cuirassiers, qui prit le N° 22 (chef d'escadron COTTIN, remplacé en février 1940 par le chef d'escadron DE BAZELAIRE);

Deux régiments d'artillerie, le 2^e régiment de montagne (colonel DE MAZENOD, remplacé en janvier 1940 par le lieutenant-colonel GENUYT), et le 202^e régiment d'artillerie lourde de montagne à 2 groupes (lieutenant-colonel DE VOLONTAT), mobilisé par le 2^e régiment d'artillerie à Grenoble et Chambéry;

Le 28^e bataillon du Génie (Compagnies 28/1 et 28/2);

Deux compagnies télégraphiques;

Et 4 compagnies de renforcement (2 télégraphiques, 836 et 837, et 2 radios, 878 et 879) qui devaient d'ailleurs quitter la division avant l'offensive allemande.

Son infanterie était répartie en deux brigades, comprenant chacune un régiment d'infanterie et une demi-brigade de chasseurs et commandées, la 55^e par le général AGLIANY, la 56^e par le colonel CONQUET.

Son artillerie était commandée par le colonel CARLI, son génie par le lieutenant-colonel POLI.

Parmi les chefs de services nous ne citerons, en raison de sa grande popularité, que le médecin-colonel THIBAUT.

La Division était commandée par le général de division LESTIEN, qui avait pour Chef d'Etat-Major le chef de bataillon COLLIGNON.

**

Toutes ces unités actives appartenaient en temps de paix au Secteur Fortifié de Savoie, que commandait le général LESTIEN.

Toutes étaient déjà en place et au travail dans leurs secteurs de couverture depuis l'alerte de mars 39. C'est sur ces emplacements qu'elles furent rejointes par leurs réservistes lors de la mobilisation.

Aussi cette mobilisation eut-elle pour la 28^e D.I.A. le caractère d'un renforcement plutôt que d'une création. Le général LESTIEN, qui gardait sous ses ordres le Secteur Fortifié de Savoie, mobilisé en même temps que la Division, transporta son poste de commandement de Chambéry à Aiguebelle, vers le confluent des vallées de Maurienne et de Tarentaise; le commandement de ces vallées fut réorganisé; les unités actives, portées à l'effectif de guerre par l'arrivée des réservistes, redoublèrent d'activité dans leurs nombreux chantiers, les nouvelles unités gagnèrent des cantonnements en arrière de leurs emplacements éventuels de combats pour y achever leur organisation et y reprendre leur entraînement et leur instruction. Mais la mission de la Division ne fut pas modifiée : amalgamée avec les unités du Secteur Fortifié de Savoie, elle devait surveiller la frontière entre le Mont-Blanc et le Thabor, tenir la position de résistance organisée en arrière de cette partie de la frontière et renforcer, par des travaux de fortification, la position de résistance et la position d'avant-postes.

Sur tout le front, elle se borna à multiplier les patrouilles à l'extrême frontière, où celles-ci prenaient contact avec les postes italiens, notamment vers le Col de la Seigne, le Col du Mont, le Plateau du Mont-Cenis et la région des Trois-Cols, tout en poursuivant l'exécution des travaux entrepris depuis plusieurs mois, route du Cormet d'Arèches et route du Courbaton, pistes et sentiers en Beaufortain (7° B.C.A.), casemates bétonnées dans la région du Petit-Saint-Bernard et de Villaroger (27° B.C.A.), du Mont-Cenis (13° B.C.A.), du Petit-Mont-Cenis et de Valmeinier (99° R.I.A.).

Conseillés et guidés par les officiers du génie, les officiers, transformés en chefs de chantiers, rivalisèrent de zèle et d'ingéniosité, les alpins d'endurance et d'ardeur au travail. Certains des ouvrages qu'ils construisirent étaient de véritables chefs-d'œuvre de fortification : ils rendirent, en juin 1940, les plus précieux services à ceux qui les défendirent.

Le travail était pourtant très pénible. Il fallait souvent monter les matériaux et l'eau elle-même à dos d'homme, et la température devint, dès le début d'octobre, extrêmement rigoureuse. Mais le moral était excellent : les hommes sentaient l'utilité de leur travail, ils pensaient pouvoir être appelés, d'un jour à l'autre, à occuper « leurs » ouvrages, la peine ne comptait pas.

Cependant, les bataillons de réserve se préparaient à monter en ligne à leur tour, permettant ainsi aux bataillons actifs de pousser le gros des avant-postes à la frontière même. Déjà le 67° bataillon était entré en secteur, quand la nouvelle du prochain départ de la Division se répandit.

Le 18 octobre, la Division recevait l'ordre de se regrouper et de se tenir prête à être embarquée.

Ce n'est pas ici le lieu, et l'heure n'est d'ailleurs pas venue de discuter cet ordre. Mais il est certain que toute la Division en éprouva un vif regret : depuis des années, les cadres et la troupe n'avaient qu'une pensée, connaître à fond ces Alpes de Savoie et se mettre en état de les défendre ; ils croyaient, non sans raison, que personne n'en était plus capable qu'eux ; il leur était pénible de s'en éloigner, d'abandonner le travail commencé, de perdre leur entraînement alpin.

Une pensée les consolait : il ne s'agissait que d'un éloignement momentané ; l'hiver enlevait tout intérêt au front des Alpes ; le

Haut Commandement en profitait pour les mettre en contact avec un ennemi réel, après quoi ils reviendraient monter la garde sur « leur » frontière.

♦♦

Débarquée dans la région de Sarrebourg, la Division fut mise à la disposition de la Région Fortifiée de la Lauter. Elle devait, avec les unités de forteresse, plus spécialement chargées de l'occupation de la Ligne Maginot, tenir le secteur des Basses-Vosges, entre Bitche et Lembach, région extrêmement coupée, boisée et accidentée, où l'on pensait que son entraînement alpin lui donnerait le meilleur rendement.

D'une façon générale, la moitié de la Division devait être aux avant-postes, en avant de la Ligne Maginot, dans sept secteurs, tenus chacun par un bataillon ou par le groupe de reconnaissance, l'autre moitié à l'instruction et aux travaux en arrière de cette ligne ; l'artillerie était tout entière répartie en arrière des ouvrages, prête à superposer ses feux à ceux de l'Artillerie organique de la Région Fortifiée.

Dès leur arrivée, les alpins se sentirent chez eux dans ce pays pittoresque, aux pentes abruptes qui leur rappelaient un peu leurs montagnes, et ils y affirmèrent des qualités qui ne frappèrent pas moins l'ennemi que le Commandement et les populations.

Entre la ligne Maginot et la frontière s'étendait une zone boisée où, jusqu'à l'arrivée de la Division, les patrouilles allemandes circulaient presque impunément, grâce à leur parfaite connaissance du pays et à la faible densité de nos avant-postes.

Nos alpins, entrés en ligne dès les premiers jours de novembre, ne se laissèrent troubler ni par la sensation du vide que causait l'étendue des secteurs, ni par les récits plus ou moins fantastiques de ceux qu'ils remplaçaient. Les compagnies renforcèrent les points d'appui qui leur étaient assignés et où on devait s'enfermer dès la nuit tombée ; chaque bataillon organisa un corps franc, qui passait les jours et les nuits en patrouille ou en embuscade, poussant fréquemment en territoire allemand, pénétrant même dans les villages occupés, attaquant les postes adverses ; une stricte discipline régla le ravitaillement des postes, qui s'exécuta désormais comme une véritable opération militaire.

Aussitôt la physionomie du secteur se transforma. D'heureux coups de main, qui provoquèrent entre les bataillons une véritable émulation, ramenèrent des prisonniers et obligèrent l'ennemi à une prudence dont il avait peu à peu perdu l'habitude. En quatre mois et demi, la Division prit trois officiers et une quinzaine de sous-officiers et soldats, en ne laissant, par suite d'une imprudence, que deux hommes entre les mains de l'ennemi. On peut dire que, désormais, la zone des avant-postes était pratiquement interdite aux Allemands.

Il faudrait pouvoir citer tous ceux qui se distinguèrent dans ces petites opérations, dont le succès ne tenait pas moins aux qualités individuelles des combattants qu'à l'instruction et à la cohésion des petites unités.

Voici, tout au moins, les noms de quelques-uns de ceux qui furent récompensés par la Légion d'honneur ou la Médaille militaire :

Le lieutenant GUILBERT, magnifique officier qui eut les honneurs de la grande presse, Père Blanc, qui avait lui-même recruté, formé, entraîné le petit groupe franc du 1/99 et qui lui avait inspiré une confiance et un élan incomparables ; GUILBERT, l'un des héros du secteur du Maimont, qui, au cours d'une embuscade montée comme un exercice de cadres, dispersait une patrouille allemande d'un effectif triple de la sienne et, sans une perte, ramenait trois prisonniers dont un officier ; GUILBERT, le sage et le brave par excellence que tous connaissaient et admiraient, et qui devait tomber au cours de la bataille de juin ;

Le sous-lieutenant LEFORT, du 13^e B.C.A., dont le groupe franc, après une manœuvre hardie montée en collaboration avec deux autres groupes d'un régiment de forteresse, sut dégager ses camarades, fortement accrochés par une reconnaissance allemande, et, au corps à corps, faire quatre prisonniers, dont un officier et un sous-officier ;

Le lieutenant ROEHRICH, du 27 B.C.A., volontaire pour toutes les patrouilles dans les sous-bois propices aux embuscades, le long des layons truffés de pièges, et qui finit par sauter un jour sur un de ces engins, alors qu'il cherchait la voie à son détachement ;

Le sous-lieutenant BOULUBACHE, du 22^e G.R.D.I., spécialiste des raids osés et profonds en territoire adverse, qui ne dut, à main-

tes reprises, qu'à son audace et à son coup d'œil de se dégager de l'abordage de plusieurs patrouilles ennemies ;

Les sergents DORLIN et DE BOUARD DE LA FORET, du 27^e B.C.A. ; le sergent MARÉCHAL et le caporal-chef ROBINEAU, du 7^e B.C.A., qui sautèrent sur des mines en tête de leurs chasseurs.

En même temps, les Alpains, transportant ici l'expérience acquise au cours de leurs travaux dans les Alpes ainsi que leurs habitudes de travail, perfectionnaient leurs points d'appui. Ils obtenaient de tels résultats que le plan d'un de ces points d'appui fut envoyé comme modèle à toutes les Armées.

La réputation de la Division se répandit si vite que journalistes, photographes, artistes, hommes de lettres, tant français qu'étrangers, se disputaient la faveur d'une visite aux Alpains de la 28^e D.I.A. et d'un court séjour au milieu d'eux. On en trouvera la trace dans la littérature de ces mois d'hiver, sous la signature d'un F. Mauriac, d'un R. Dorgelès, d'un O. Aubry, de vingt autres.

Dans cette forme de guerre, les Alpains eurent malheureusement à souffrir d'une arme imprévue contre laquelle nous étions démunis, la mine, piège adroitement dissimulé sous l'herbe ou dans le sol, et qui éclatait soudain sous les pas en faisant d'horribles blessures. Les Allemands les multipliaient en avant de leurs postes, sur les layons fréquentés par nos patrouilles et jusqu'aux abords immédiats de certains de nos postes avancés, tel le Maimont, la borne 29, le Schaufelshalt, Bremen-Telle, le Kamelsberg.

La Division subit là ses premières pertes, d'autant plus sensibles qu'elles frappaient surtout l'officier ou le sous-officier, qui marchait en tête de la patrouille.

Dès février, après des recherches fébriles, plusieurs types d'appareils détecteurs furent construits et expérimentés. Ces appareils, basés sur le principe de l'induction, devaient permettre de déceler avec précision la présence dans le sol de petites masses métalliques ; mais, faute de temps et aussi de moyens, malgré l'ingéniosité et les bonnes volontés, l'expérience ne put être poussée à fond avant la relève de la Division.

Ces recherches n'étaient d'ailleurs qu'une des formes de l'activité intense que déployaient les cadres de la Division pour parer à l'insuffisance de notre équipement défensif et offensif. Grâce à leur initiative et à leurs efforts, divers systèmes de pièges à grenades

furent mis en service dans les corps de la Division, depuis la ficelle arrache-goupilles placée en travers du chemin jusqu'au fil tenu fermant un circuit électrique de mise de feu ou déclenchant une sonnerie et le tir d'une arme : sans doute les sangliers et les chevreuils furent-ils les plus nombreuses victimes de ces armes improvisées ; mais elles furent fatales aussi à quelques patrouilleurs adverses, et elles donnaient confiance aux guetteurs. Des phares portatifs furent construits, des pistolets mitrailleurs distribués, des systèmes de repérage de tir de nuit et de transmission sûre de renseignements créés. L'équipement des observatoires fut poussé avec minutie et entraînement, particulièrement important dans ce terrain boisé, où, seuls, des pylones à échelle ou « girafes » donnaient un commandement suffisant, mais combien dangereux. Des chiens guetteurs ou patrouilleurs furent même recrutés et instruits.

Le froid fut un autre ennemi terrible. On se rappelle que, pendant des semaines, le thermomètre se maintint au-dessous de -20° , et que dans cette région des Basses-Vosges, il atteignit parfois -30° . Mais, là encore, la Division de Savoie sut se défendre grâce à l'ingéniosité de tous et à une initiative affranchie de tout formalisme : on fabriqua des braseros et des fourneaux de divers types ; non sans peine, car le charbonnier est devenu rare, même en Savoie, on réussit à alimenter presque tous les postes en charbon de bois. Tous les éléments avancés furent progressivement mis sous baraque et les animaux abrités dans des écuries construites par des spécialistes formés et encadrés par le Génie, qui faisait marcher à plein les nombreuses scieries de la région. Des seaux à douches furent construits au Parc et distribués aux unités pour leur apporter un minimum d'hygiène dans les gourbis les plus avancés.

Grâce à ces efforts de tous, ni les pertes, ni la rigueur de la température ne ralentirent l'activité, n'ébranlèrent le moral, n'éteignirent l'ardeur des Alpines. Ce fut pour eux une rude période, mais qui ne fut inutile ni à leur entraînement et à leur instruction, ni à l'organisation de ce secteur.

Il a été de mode, dans certains milieux, de parler légèrement de cette « drôle de guerre » de l'hiver 39-40, et certains ont voulu voir dans l'inaction de ces mois l'une des causes de notre défaite de l'été suivant. Il ne nous appartient pas de discuter cette opinion.

Du moins avons-nous le droit de proclamer que, pour la Division de Savoie, ni ces mois ne furent « une drôle de guerre », ni sa valeur guerrière n'en fut affaiblie. Ce fut vraiment pour elle la guerre, et une guerre aussi sévère que maintes périodes de la Guerre 1914-18.

Ce qui contribuait à soutenir son moral, c'étaient les courts repos à l'arrière, dans les villages alsaciens.

Un moment surpris et déconcertés par le patois de leurs hôtes, les Alpines eurent tôt fait de désarmer les méfiances et de conquérir la sympathie de ces populations par leur propreté, leur honnêteté, leur coquetterie et leur serviabilité. Ces coquets villages, aux noms si difficiles à prononcer qu'on les abrégait dans la conversation courante — « Gumbrecht » pour Gumbrechtshofen, « Gunderts » pour Gundertschhofen, etc. — adoptèrent si bien leurs Alpines que leur départ devait provoquer bien des larmes et de tendres promesses d'un prochain revoir.

Cependant les mois passaient. L'hiver s'était écoulé, le printemps se dessinait, et la Division était toujours en secteur. Tandis que les autres Grandes Unités ne séjournaient en ligne que quelques semaines, il fallut toute l'insistance du commandant de la Division pour que, après cinq mois, le Commandement se décidât, fin mars, à relever la Division.

C'est que les chefs sous lesquels elle servait avaient en elle une telle confiance, étaient si satisfaits de son travail, de sa tenue et de son activité, recueillaient, au cours de leurs visites dans le secteur, si peu de plaintes, qu'ils tenaient à la garder sous leurs ordres le plus longtemps possible.

Ils ne tarissaient pas d'éloges à son égard. Lorsque, au cours du bref repos qui lui fut accordé après sa relève, le général commandant la 5^e Armée passa la Division en revue à Bouxwiller, il déclara qu'il avait rarement éprouvé une telle émotion à la vue d'une troupe aussi magnifique.

Aussi ces chefs avaient-ils pour elle toutes les attentions et toutes les faveurs et demandèrent-ils instamment, lors de son départ, que la Division leur fût rendue dès que possible.

L'ordre de départ était en effet arrivé le 7 avril et, vers le 13 avril, la Division quitta cette belle région d'Alsace, à laquelle elle s'était tant attachée.

Elle avait, dans les dernières semaines, subi d'importantes modifications.

Quand il s'était agi de l'envoi en Finlande d'un corps expéditionnaire, c'est sur une de ses demi-brigades de chasseurs que le choix du Haut Commandement s'était porté. Cette élite d'une élite qu'était la 5^e demi-brigade lui avait été enlevée pour être transformée, dans la région de Belley, en brigade de Haute-Montagne. Elle devait jouer le principal rôle, non dans une expédition de Finlande, puisque celle-ci avorta, mais dans l'expédition de Norvège, à Namsos et à Narvik.

Elle fut, pendant quelque temps, remplacée à la Division par une autre très belle unité, la 2^e demi-brigade de chasseurs ; mais celle-ci lui fut enlevée à son tour, et la 28^e Division fut dès lors réorganisée sur le type des autres divisions de l'armée française : son infanterie ne comporta plus que la valeur de 3 régiments, et ses 2 brigades furent fondues en une infanterie divisionnaire, dont le général Agliani, puis le général Conquet reçurent le commandement.

L'heure de la grande bataille n'allait pas tarder à sonner pour elle, comme pour toute l'armée française.

Elle alla s'y préparer dans la région de Mont-sous-Vaudrey, où elle était à la disposition du général commandant en chef, prête à faire face à toute éventualité.

C'est du côté des Alpes que les espoirs s'orientaient. Tous pensaient que, la neige maintenant fondue et les cols presque dégagés, on confierait de nouveau à la Division de Savoie la mission pour laquelle elle s'était depuis si longtemps préparée.

Le Haut Commandement, sous la pression des événements, en décida autrement.

Le 10 mai, on apprenait les événements de Belgique. Le 14, la Division recevait l'ordre de s'embarquer. Le 16, au petit jour, elle commençait à débarquer dans la région de Soissons.

Elle attendait l'épreuve avec calme, sûre de s'en tirer avec honneur.

Cette confiance ne devait pas être déçue. Mais qui eût pu prévoir alors l'énormité des souffrances et des sacrifices dont serait payé le maintien de l'honneur sans tache de la Division de Savoie !

Hâtivement, au fur et à mesure des débarquements, dans l'ordre parfois singulier où la fantaisie du régulateur avait disposé ses éléments, la compagnie de pionniers en tête, suivie par le groupe de reconnaissance, la Division était jetée aux ponts de l'Aisne, avec mission d'en interdire le passage à l'ennemi, tandis que ses sapeurs en préparaient la destruction.

Ce fut, pendant quelques jours, un spectacle lamentable que ce défilé ininterrompu d'épaves civiles et militaires. Pour toute autre troupe il eût pu être démoralisant. Loin qu'il en fût ainsi, c'est la vue de cette troupe disciplinée, au moral splendide, qui reconfortait ces égarés. Une compagnie de 445^e pionniers, composée en majeure partie de combattants de l'autre guerre, et qui avait été entraînée dans la débacle de la IX^e Armée, demanda même comme une faveur et un honneur à être incorporée dans la Division, avec laquelle elle combattit bravement jusqu'au 9 juin.

Aux premiers éléments de la 28^e Division fut également associée, pour la défense des ponts de l'Aisne, une autre unité, le 13^e Groupe de reconnaissance du XVII^e Corps d'armée, qui devait suivre le sort de la Division jusqu'au 13 juin, en rivalisant avec elle de courage et d'ardeur combative.

Cependant les débarquements se poursuivaient, non sans émotions et, non sans pertes pour certains éléments, tel le 3^e bataillon du 99^e, pris à partie par l'aviation ennemie sur leurs chantiers de débarquement.

Le 17 mai, la situation ayant paru s'améliorer à la suite de l'action de la Division cuirassée de Gaulle dans la région de Laon, la Division reçut l'ordre de faire un bond en avant jusqu'à l'Ailette. Elle était placée sous les ordres du Général commandant le XVII^e corps et avait la satisfaction d'appartenir de nouveau à la VI^e Armée (général TOUCHON), qu'elle ne devait plus quitter jusqu'à l'Armistice.

Le 18, huit de ses bataillons s'établirent sur un front de 24 kilomètres, entre Vauxaillon et Bourg-et-Comin, son dernier bataillon et son groupe de reconnaissance étant provisoirement maintenus sur l'Aisne.

Le front était marqué par l'Ailette et par le canal de l'Oise à l'Aisne, qui passe en tunnel sous le Chemin-des-Dames, sur une longueur de près de 3 kilomètres.

La Division de Savoie était, depuis quelques semaines, au repos et à l'instruction dans la région de Mont-sous-Vaudrey (Jura), prête à se porter, suivant les nécessités, soit vers les Alpes, soit vers la frontière du Jura, soit vers le Nord, lorsque, le 10 mai, elle apprit les événements de Belgique.

Le 12, elle recevait l'ordre de s'embarquer. Le 16, elle commençait à débarquer dans la région de Soissons, après avoir été primitivement dirigée vers Hirson.

Les mauvaises nouvelles recueillies au cours des haltes, les variations imprévues de la fin du parcours, les bombardements d'avions qui avaient troublé le transport et qui lui causèrent des pertes lors du débarquement, eurent tôt fait de montrer à tous qu'une phase nouvelle de la guerre commençait, autrement tragique que la précédente.

Un flot de réfugiés, de soldats en désordre provenant de la IX^e Armée, d'automobiles militaires et civiles, de voitures paysannes au chargement hétéroclite, déferlait sur toutes les routes et venait se buter aux ponts de l'Aisne. A en croire les fuyards, l'ennemi, tout proche, pouvait arriver d'un instant à l'autre. Les avions se succédaient, bombardant sans trêve les ponts, les carrefours, les rassemblements, semant la mort, et surtout la terreur.

Nos Alpains y retrouvaient des noms que les récits de leurs pères, anciens combattants de ce fameux champ de bataille, leur avaient rendus familiers, la Ferme de la Malmaison, poste du commandement du 97^e, la Ferme Haméré, P. C. du 99^e, ALLEMANT, P. C. de la 25^e demi-brigade.

La mission confiée à la Division était une mission de confiance. Elle barrait une direction essentielle. Sa tâche était facilitée théoriquement par l'obstacle du canal de l'Ailette ; mais encore fallait-il que les nombreux ponts et écluses en fussent détruits, et que ses effectifs lui permettent d'en surveiller tous les points de passages possibles. Or, ses bataillons étaient invraisemblablement étirés, tandis que de très nombreux chemins d'accès et de nombreux bosquets facilitaient l'approche et les entreprises de l'ennemi. L'obstacle était, d'ailleurs, fâcheusement interrompu à son passage en souterrain sous le Chemin-des-Dames.

La Division allait y livrer, pendant quinze jours, une série de combats, dont on ne parla pas, parce que l'attention était retenue par les événements tragiques qui se déroulaient dans le Nord de la France, mais qui furent aussi glorieux que coûteux.

Dès le 20, en effet, l'ennemi arrivait sur l'Ailette. Il fallait, au contact même de cet ennemi, en faire sauter les ponts. L'opération s'effectua dans les nuits du 20 au 21 et du 21 au 22 mai. Elle mériterait d'être exposée dans son détail. Les compagnies 28/1 et 28/2 commencèrent, durant ces nuits, cette dépense d'audace et d'héroïsme qui ne devait trouver son terme qu'avec l'Armistice et qui les égale aux unités les plus riches en citations. Il faudrait montrer, par exemple, le travail de l'équipe du lieutenant CARLIER, qui, dans la nuit du 21 au 22 mai, pour ne pas donner l'éveil, renonce à se faire couvrir directement par l'infanterie : elle procède en rampant, sans chaussures et sans casque, au chargement du dispositif. Un premier essai rate, par la déféctuosité d'un pétard-relai ; le lieutenant revient lui-même refaire la mise de feu ; le pont saute ; un des sapeurs est blessé par un fragment du pont ; mais la destruction est complète.

L'ennemi réagit vigoureusement. Il multiplia les tentatives de coup de main et ne cessa d'exercer, dans la région de la Ferme Confroment et du tunnel, une pression grâce à laquelle il pouvait espérer prendre à revers toute la défense de l'Ailette. Mais, partout,

il trouvait à qui parler. Toutes ces tentatives échouaient, tant sur le front des bataillons de chasseurs que devant le 97^e, où, le 20 mai, l'ennemi, qui a passé l'Ailette au pont Oger, est rejeté vers la rive N. par une contre-attaque que dirige personnellement le commandant du bataillon voisin, le capitaine VIAL, et surtout sur le tunnel, où attaques et contre-attaques se succédaient sans arrêt, particulièrement brutales et coûteuses, du 22 au 24 mai, dans le secteur tenu par le 2^e bataillon du 99^e.

Pourtant le bombardement ennemi était sévère, jusqu'à rapeler sur certains points les actions d'artillerie de l'autre guerre. Mais notre artillerie, renforcée de plusieurs groupes, était remarquablement vigilante et active. Grâce à un réseau très serré d'observatoires organisé sur la crête du Chemin-des-Dames, et qui comptait au 30 mai jusqu'à 26 postes, grâce aussi à la parfaite entente que le colonel CARLI avait su réaliser avec les artilleries des divisions voisines, elle ne se bornait pas à rendre coup pour coup : à plusieurs reprises, elle assénait sur l'ennemi des concentrations brutales instantanées et d'une rare précision, qui, d'après les renseignements recueillis depuis lors, lui causèrent des pertes terribles.

En revanche, l'ennemi était le maître incontesté de l'air. Chaque matin et chaque soir, un avion de reconnaissance survolait lentement nos lignes à basse altitude, pendant un quart d'heure ou une demi-heure, repérant évidemment notre dispositif, nos positions de batteries, nos emplacements de mitrailleuses. Trop haut pour les canons de 25, hors de portée de la D. C. A. de gros calibre déployée au Sud de l'Aisne, il n'était justiciable que de l'aviation de chasse ; or, c'est en vain que l'intervention de celle-ci était demandée : l'insuffisance numérique de notre aviation, autant que sa déplorable indépendance, s'opposaient à toute action efficace. Aussi nos hommes étaient-ils particulièrement énervés par l'insolence impunie de cet avion, qu'ils avaient surnommé « l'Espion », ou « le Mouchard », ou encore « Triplepatte » à cause du bruit caractéristique et irrégulier de son moteur, et dont ils craignaient, à trop juste titre, que les observations ne leur fussent fatales un jour prochain.

Le Haut Commandement s'était bien rendu compte des efforts excessifs imposés à la Division. Il s'efforça d'y parer en introduisant à sa droite et à sa gauche de nouvelles divisions. Mais il en résulta

effectivement une légère diminution de front, cette modification des limites eut pour conséquences un remaniement du dispositif qui entraîna pour certaines unités, notamment pour les bataillons de chasseurs, des relèves nocturnes, de nouveaux travaux, et, en définitive, des fatigues supplémentaires.

8 officiers tués, parmi les meilleurs, 3 officiers blessés, 37 sous-officiers et alpins tués, 218 blessés : tel était le triste bilan des quinze jours qui précédèrent l'attaque allemande.

C'est donc sur une troupe déjà fortement éprouvée et fatiguée par trois semaines de travaux et de combats que cette attaque allait porter.

Les assaillants n'en devaient pas moins se heurter à une résistance digne de la puissance de leur attaque.

**

On a souvent décrit la physiologie générale des combats de mai-juin : bombardements aussi violents que précis sur les objectifs essentiels, emplacements d'armes automatiques, postes de commandement, observatoires, centraux de transmission, qu'a révélés une observation méthodiquement poursuivie pendant les journées précédentes, — attaques répétées et particulièrement déprimantes de l'aviation de combat sur les mêmes points essentiels, — assauts d'infanterie, hardiment et audacieusement menés, si possible avec l'aide d'innombrables chars, par des hommes qui paraissent mépriser le danger et la mort. Si l'assaut échoue, l'ennemi n'insiste pas sur le moment ; mais il recommence avec la même ardeur et sans plus de précautions une ou deux heures plus tard, après un nouveau bombardement. S'il réussit, les assaillants poussent de l'avant, sans se préoccuper de leurs voisins, avec le seul souci de désorganiser la défense en s'emparant de ses centres vitaux, en semant la panique dans les arrières de la position, en prenant à revers les défenseurs qui résistent.

Dans la plupart des cas, cette audacieuse poussée de quelques éléments achève l'œuvre de destruction si bien commencée par l'aviation : elle supprime les liaisons et paralyse le commandement.

Les unités de la défense, séparées les unes des autres et coupées de leurs chefs, sont livrées à elles-mêmes, à toutes les suggestions de la panique, parfois habilement propagée par les agents de l'ennemi, ou d'un héroïsme privé de toute direction. C'est parfois en vain que le chef cherche à reprendre le contact avec elles.

Après quelques heures de ce désordre, les uns et les autres se reportent en arrière avec l'espoir de se resouder. Mais chaque pas en arrière aggrave le désordre et la confusion.

On court à la coupure de terrain la plus proche, où l'on croit trouver un échelon de repli derrière lequel on pourra se reconstituer. Mais le Commandement français ne dispose pas d'effectifs suffisants pour l'organisation de tels échelons, et, le plus souvent, ce sont les chars ennemis et une infanterie transportée en auto qu'on trouve installés sur la coupure.

Quelques-unes de ces caractéristiques se retrouvent dans l'histoire de la 28^e Division. Elles aident à la mieux comprendre. Toutefois, celle-ci se distingue par une cohésion plus grande, prolongée pendant plus de dix jours de combats opiniâtres.

**

A la date du 4 juin, veille de l'attaque, la Division de Savoie est établie sur le front compris entre la lisière E. de la Forêt de Pinon et le confluent des canaux au S. de Bourg-et-Comin. Elle a dû mettre en ligne, de la gauche à la droite, les 3 bataillons du 97^e, les 3 bataillons du 99^e, les 27^e et 47^e B. C. A. Presque toutes les compagnies sont en ligne, en raison de l'étendue du front : 7 kilomètres, par exemple, avec 17 ponts et écluses pour les deux bataillons de chasseurs. Le 7^e B. C. A. est à la disposition du Corps d'Armée. Le Groupe de Reconnaissance et le Génie sont en deuxième ligne aux ponts de l'Aisne. L'artillerie a constitué quatre groupements, un groupement d'appui du 97, avec 2 groupes de 75, dont le groupe GUGUET, du 2^e, aux ordres du lieutenant-colonel de VOLONTAT ; un groupement d'appui direct du 99^e, aux ordres du Colonel GENUYI, avec 2 groupes de 75, dont le groupe JULLIEN-POMMEROL, et le groupe de 105 du 202^e qui, récemment formé à Dijon et commandé par le Commandant GARRIEN, s'est, dès le premier jour, montré le digne émule des autres groupes de l'A. D. 28,

un groupement d'appui direct de la 25^e demi-brigade, avec un groupe de 75 et le groupe de 155 C. du commandant CHAUMONT, du 292^e, un groupement d'action d'ensemble constitué par le groupe CALLIES, du 202^e.

Le 5 juin, vers 4 heures, un bombardement aussi précis que violent s'abat sur nos points d'appui et sur les postes de commandement. Presque aussitôt après, dans le brouillard, on entend sur tout le front des clameurs et le crépitement des mitrailleuses. La grande attaque s'est déclenchée.

Autant qu'on puisse le déduire des récits des rares survivants, non prisonniers, des unités de première ligne, il semble bien que l'ennemi n'ait pu aborder directement nos points d'appui que dans la région du tunnel et aux deux extrémités de notre ligne, notamment face au 1^{er} bataillon du 97^e, où, en vue d'une action d'artillerie qui devait détruire une maison d'écluser à proximité immédiate du pont Oger, le commandement local avait prescrit un retrait momentané des éléments établis sur le canal. Il semble aussi que, plus à gauche, dans le secteur de la division voisine, l'ennemi ait été plus heureux.

Une lutte extrêmement violente s'engage, tant avec les fractions qui renouvellent sans trêve leurs tentatives d'attaque frontale, qu'avec celles qui, ayant réussi à percer, abordent à revets les postes de commandement des commandants de compagnie et même des chefs de bataillon.

Elle durera tout le jour, entrecoupée de bombardements dans les intervalles des attaques, sans entamer sérieusement notre position. Un commandant de division allemand dira, le 16 juin, au commandant NOUVELLET, du 99^e : « III^e bataillon du 99^e ?... Vous étiez au tunnel du Chemin-des-Dames !... Vous nous avez fait subir des pertes sévères. Votre régiment s'est admirablement battu. » Le même jour, à la citadelle de Laon, les prisonniers de la « division alpine » seront groupés à part et recevront un traitement spécial en hommage à leur belle résistance.

En fin de journée, en effet, le front de la division n'était sérieusement entamé que dans le secteur de gauche du 97^e, vers Chavignon.

De ce côté, l'ennemi a pu arriver jusqu'aux positions de batterie du 1^{er} groupe du 2^e, qui n'ont pu être retirées, la colonne de mulets

ayant été prise à partie et entièrement détruite par des bombardements d'avions. Le commandant GUIGUET a donné l'ordre de tirer jusqu'au bout et de ne replier le personnel, après avoir détruit les pièces, qu'après le repli du dernier fantassin couvrant le groupe. Les batteries exécutent l'ordre avec une bravoure admirable : elles seront envahies de la gauche à la droite ; toutes tireront jusqu'à la hausse zéro, défendant leur matériel à coups de mousqueton jusqu'à la destruction de leurs pièces.

Partout ailleurs, le front a tenu, et on ne signale que quelques infiltrations sans importance. Pourtant la Division a eu devant elle tout ou partie de 3 ou 4 divisions ennemies.

Pour colmater la brèche qui paraît s'ouvrir entre la Division et sa voisine de gauche, le Général de Division a donné l'ordre de monter une contre-attaque à l'aide d'un bataillon du 12^e étranger, d'un escadron porté du 13^e G. R. C. A. et d'une compagnie de chars. Cette contre-attaque, montée avec une remarquable activité et malgré de très grandes difficultés par le Commandant de l'Infanterie Divisionnaire, se déclenche le 6 au matin. Elle atteint l'Auberge de l'Ange Gardien, sur le Chemin-des-Dames ; mais elle est prise sur son flanc gauche par le feu d'armes automatiques et attaquée à la bombe par l'aviation ; elle subit des pertes sévères et doit se replier au N. de Jouy-Aisy.

Dans le secteur voisin, le 7^e B. C. A. a été mis à la disposition de la 7^e division pour exécuter une contre-attaque analogue. Cette contre-attaque part au petit jour. Sans souci d'un effroyable bombardement, elle avance ; certains de ses éléments atteignent même l'Ailette. Mais le bataillon est isolé ; ses groupes de combat sont fauchés par le tir des mitrailleuses. Peu importe : il a juré de « faire Sidi-Brahim » ; personne ne recule. A midi, l'ennemi est devant le P. C. du Chef de bataillon. On n'en continue pas moins la lutte, et c'est à 18 heures seulement que, les munitions épuisées, le commandant SOUTIRAS donnera, en pleurant, l'ordre de se décrocher. A la nuit, il ne regroupait sur l'Aisne qu'une centaine d'hommes : 13 officiers et 800 chasseurs étaient restés sur le terrain. Le bataillon s'était sacrifié pour permettre à la 7^e division de se replier.

Sur le reste du front, la lutte continuait, sans autre accident grave qu'une percée ennemie entre le 99^e et le 27^e B. C. A., mais avec de lourdes pertes pour toutes les unités.

Vers 19 heures, en présence du double danger constitué par cette pression sur notre droite et surtout par le large débordement de notre gauche, l'ennemi ayant atteint l'Aisne à Missy, le Général de Division donne l'ordre de reporter la défense sur l'Aisne.

Le mouvement s'exécute sans grande difficulté, mais non sans fatigue. Les ponts de l'Aisne sont détruits et la défense s'organise. Mais un événement très grave ne va pas tarder à compromettre cette défense.

Un régiment de réserve, de formation récente, qui devait tenir le pont de Missy, s'est échelonné sur une telle profondeur que l'ennemi, bousculant aisément ses éléments avancés, peut passer la rivière au cours de la nuit. Dès le matin, les Allemands ont de l'artillerie sur la rive Sud, et ils poussent hardiment en direction du Sud, en liaison avec d'autres éléments plus importants, qui ont passé l'Aisne plus à l'Ouest.

Avant la fin de la matinée, l'ennemi menace le P. C. de la Division, qui, de Serches, doit se replier, d'abord sur la Ferme du Mont de Soissons, puis sur Maast-et-Violaines. A la hâte, et en attendant une contre-attaque, que le commandant de l'Armée fait espérer pour la fin de l'après-midi, il faut colmater la brèche. On y emploie tout ce qu'on trouve, des fractions d'un bataillon de mitrailleurs, des cavaliers, voire même des secrétaires d'état-major que le colonel CONQUET commande personnellement sur la ligne de feu.

Cependant, sans souci de la menace de débordement, le reste de la Division résiste, sinon sur l'Aisne pour toutes les unités, du moins sur une ligne d'arrêt établie à courte distance.

Dans son ensemble, la situation est devenue extrêmement critique : la Division se trouve, en fait, coupée en deux tronçons, dont le plus important est séparé du XVII^e corps. Le Général décide de donner le commandement du premier au colonel CONQUET, avec mission de couvrir la droite du XVII^e corps, tandis que le gros, sous ses ordres directs, restera en liaison avec le corps de droite, le VII^e, dont, jusqu'à l'Armistice, il suivra désormais le sort.

De sa personne, pour affirmer sa volonté de tenir, le Général se reporte au Nord de la Vesle, et la lutte continue, plus ardente que la veille. Quoiqu'ils n'aient pu être ravitaillés et qu'ils soient tournés sur leurs flancs, certains éléments se sont maintenus sur l'Aisne, le 13^e G. R. C. A. à Condé, où il est pourtant dominé par

les positions ennemies de la rive N., le 27^e B. C. A. à Chavonne et Cys-la-Commune. Dans l'intervalle, le commandant du génie a regroupé ses compagnies à Chassemy ; de sa propre initiative, il leur a confié la défense de ce village. L'expérience du combat d'infanterie leur manque, mais non le courage et la volonté d'être dignes de leurs camarades, les Alpins ; toute la journée, les sapeurs tiendront, malgré les pertes, écrivant ainsi une belle page au livre de gloire de leur arme.

Sur cette ligne discontinue, un bombardement effrayant s'abat. Une ronde infernale d'avions tournoie en rase-mottes, mitraillant et bombardant sans arrêt. Pourtant, c'est seulement dans l'après-midi que le Général autorisera le repli sur une bretelle coupant le plateau entre Aisne et Vesle.

Aux échelons supérieurs, on s'est rendu compte de l'usure de la Division, dont les hommes sont, en effet, harassés, épuisés, et dont les unités ne disposent que de quelques armes automatiques, la plupart sans munitions. On a donc décidé un remaniement du dispositif qui permettra de la relever.

Le repli, que la pression de l'ennemi rend extrêmement difficile, s'effectue au cours de la nuit. Après une marche de nuit épuisante, et tandis que son artillerie et son génie sont maintenus aux ordres des divisions relevantes, l'infanterie de la Division se regroupe au Sud de Fismes. Mais dans quel triste état !...

Outre les trains, qui sont à peu près intacts, il ne reste du 97^e que des isolés ; le 99^e ne compte plus que 700 hommes, avec l'héroïque colonel LACAZE, le 7^e B. C. A. une centaine ; le 27^e B. C. A., qui n'a pu se dégager que grâce à une brillante contre-attaque du capitaine GODARD, reconstitue péniblement une compagnie à 4 fusils-mitrailleurs, le 47^e une compagnie à 7 F.-M. Il n'y a plus de mitrailleurs ; toutes ont été détruites par le bombardement ou ont dû être abandonnées, tous les mulets ayant disparu.

Telle est pourtant la gravité de la situation, que, dès la nuit suivante, la Division reçoit l'ordre de porter cette infanterie d'urgence sur les ponts de la Vesle, entre Breuil et Jonchery, pour y recueillir les fractions de la 45^e division refluant sur la rive gauche. Le 99^e et la 25^e demi-brigade, réduits chacun à un bataillon, se reportent en avant : avant 8 heures, ils seront en place.

2° R. A. M.; c'est le commandant MAZAUD qui, blessé à la cuisse et porté sur un brancard par des chasseurs épuisés de faim et de fatigue, s'efforce, pendant deux jours, d'échapper aux engins ennemis et de rejoindre son bataillon ; c'est l'escadron du capitaine BERNARD cherchant à forcer le passage à Aix-en-Othe et poursuivant, à cheval, puis à pied, une marche difficile à travers les colonnes allemandes auxquelles quelques fractions seulement échapperont ; c'est surtout l'admirable conduite du C. I. D. à Saint-Quentin-le-Verger.

Celui-ci n'a pas été touché par l'ordre de repli. Il voit passer des fractions de la Division en direction du Sud. Au lieu d'imiter leur mouvement, comme auraient fait bien des chefs, le commandant WEBANCK et ses officiers concluent, de l'absence d'ordres, qu'ils doivent provisoirement rester en place pour faire l'arrière-garde et couvrir le repli de la Division. Le détachement n'est cependant pas organisé pour le combat ; il ne possède ni canon de 25, ni mortier ; il n'a que 10 cartouches par homme. N'importe : on prend des munitions aux isolés qui traversent le village ; on défend Saint-Quentin-le-Verger, et, attaqué de trois côtés, on y tient pendant toute la matinée du 14...

Ainsi toutes les unités de la Division, sans exception, avaient fait tout leur devoir, sinon même plus que leur devoir.

♦♦

Désormais, les armées françaises ne se battent plus que pour l'honneur. A ce suprême devoir, la 28^e Division ne faillira pas.

Ce n'est plus qu'un nom, un chef, un état-major, une poignée de fantassins, le groupe CALLIES du 202^e, quelques sections du génie, quelques pelotons du G. R. D. I. La 28^e Division n'en reçoit pas moins l'ordre de défendre la Loire à Sancerre et à Pouilly, d'en détruire les ponts et de tenir les points de passage. Elle y réussit pendant deux jours, jusqu'au 17 au soir. Au milieu du plus affreux désordre et sous des bombardements d'aviation qui font aux abords des ponts de véritables carnages, le Génie de la Division accomplit sa tâche sans s'émouvoir, assure la destruction des ponts, organise des passages de fortune pour les isolés civils et militaires qui se pressent sur la rive.

Le Général commandant la 28^e Division ne dispose plus ni de son infanterie, ni de son artillerie. Dans la journée, ce sont ses officiers d'état-major qui sont mis à la disposition des divisions de droite pour assurer la destruction des ponts de la Marne après le repli, qui, dans cette journée du 11 juin, s'accroît sur tout le front.

Pour toute autre division, c'eût été la fin. Mais la cohésion est telle, dans la Division de Savoie, que, dès le 11 au soir, le regroupement des unités, entraîné par le reflux général, peut commencer dans la région O. et S.-O. d'Épernay.

Le 12, ordre est donné par le commandant du VII^e corps de les replier au S. des Marais de Saint-Gond. Sans doute y jouira-t-on de quelque répit et pourra-t-on les reconstituer en y fondant les compagnies du Centre d'Instruction Divisionnaire (C. I. D.).

Mais la journée du 13 devait être encore plus désastreuse. Contre la Division agonisante, il semble que l'aviation ennemie donne l'hallali. Attaquées sans répit par cette aviation, menacées par les formations blindées qui débouchent sur leur flanc droit, les unités de la Division reçoivent l'ordre de se diriger vers la Seine, où elles s'établiront en situation défensive. Leur marche, harcelée par l'aviation, ne peut être que très lente sur les routes encombrées par des convois de civils. Aussi, et sans même qu'elles s'en doutent, seront-elles devancées sur la Seine, à Romilly et à Méry, par les engins blindés ennemis.

Le 14 juin est le jour néfaste entre tous. Seuls, les éléments automobiles, qui ont pu atteindre le fleuve avant la fin de la nuit, réussissent à passer. Quand les éléments à pied se présentent, après le lever du jour, ayant parcouru près de 160 kilomètres en trois jours et demi, ils sont accueillis sur les ponts ou sur la rive S, par le feu des mitrailleurs. Certaines fractions surprises seront faites prisonnières, sans pouvoir même se défendre, avec l'officier d'état-major chargé de les orienter ; d'autres esquissent une résistance condamnée d'avance à l'échec ; d'autres tentent de se glisser vers le S.E., en direction de Troyes. Aucune unité constituée ne réussira à franchir le barrage.

Que ne pouvons-nous détailler les épisodes de ces dernières heures de nos unités alpines ! Ils jetèrent sur cette agonie un dernier rayon de gloire. C'est, par exemple, la mort tragique du commandant SOUTIRAS, du 7^e B. C. A., et du commandant GUIGUET, du

Le 18, les débris de la Division sont reportés sur le Cher, où vient le renforcer un régiment d'infanterie coloniale mixte sénégalais, le 28^e, régiment de formation récente, mais remarquablement commandé, avec lequel ils défendent la rivière à Saint-Florent.

L'ennemi attaque le 19. Il est contenu. Mais un nouvel ordre arrive ; il faut en toute hâte se replier sur l'Indre.

Le décrochage est difficile et le mouvement compliqué. On les réussit néanmoins, et on s'installe sur l'Indre le 20.

Le 21, dans la matinée, nouvel ordre de repli, motivé, comme le précédent, par les événements survenus à la gauche de l'Armée : c'est sur la Creuse qu'il faut retarder l'ennemi, tout en préparant un nouveau repli en direction de la Gartempe.

En dépit d'énormes difficultés de ravitaillement, et grâce à une utilisation intensive de tous les moyens de transport, les mouvements s'exécutent dans les journées suivantes, et la Division prend un dispositif très échelonné qui lui permettrait d'esquisser une ultime résistance.

C'est dans cette situation qu'elle recevait, dans la nuit du 24 au 25, l'ordre de cesser le feu et de déposer les armes.

Le 25 juin, à 8 heures, le Général commandant la Division envoyait aux troupes de son commandement l'ordre du jour suivant :

- « La Guerre est terminée.
- « Elle est malheureusement terminée par la défaite.
- « Les Alpains de la 28^e D. I. A. peuvent se rendre cette justice qu'il n'a pas dépendu d'eux, de leur énergie, de leur allant, que la Guerre ne finit autrement.
- « Il s'agit maintenant d'effacer les conséquences de cette défaite et de refaire une France digne de son passé.
- « On n'y arrivera qu'à force de travail et de discipline.
- « De cette reconstruction, nous devons être les meilleurs artisans, comme nous avons été parmi les plus fermes défenseurs du sol national.
- « Dès maintenant, sans tarder un seul jour, préparons-nous à cette tâche difficile par notre tenue et par notre discipline.
- « Alpains de la 28^e D. I. A., demain comme hier, je sais que je peux compter sur vous. »

Quelques jours plus tard, le 3 juillet, toutes les Grandes Unités étaient dissoutes.

A l'heure où ils se séparaient, tous ceux qui avaient appartenu à la Division de Savoie pouvaient se dire fièrement qu'au cours de cette année tragique, ils s'étaient montrés dignes de toutes les traditions symbolisées par leur emblème.

C'est ce que leur chef leur disait avec émotion dans un dernier ordre du jour :

ORDRE GÉNÉRAL N° 25

« Officiers, sous-officiers et alpins de la 28^e D. I. A.

« Appelé à exercer le commandement des troupes de la 14^e Région... je quitte le commandement de la 28^e D. I. A.

« Ce sera désormais ma fierté d'avoir, du premier au dernier jour de la Guerre, commandé votre admirable Division.

« Pendant ces dix mois, sous l'insigne de la Croix de Savoie, elle n'a mérité que des éloges ; elle a été qualifiée Division d'élite par tous les Chefs qui l'ont eue sous leurs ordres. Elle a héroïquement tenu tête à un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Épuisée, réduite à une poignée d'hommes, elle faisait encore front au jour de l'Armistice et arrêta la poussée ennemie.

« Vous aussi, soyez fiers d'avoir appartenu à cette grande famille.

« Soyez fiers et restez unis dans ce souvenir.

« Si vous restez fidèles à ce souvenir et aux leçons de cette terrible guerre, vous serez de ceux autour desquels la France se reconstruira et grâce à qui elle reprendra sa place à la tête de la Civilisation.

« Officiers, sous-officiers et alpins de la 28^e D. I. A.,

« Je salue vos drapeaux, étendards et fanions,

« Je m'incline pieusement devant nos morts (!).

« Qu'ils nous guident dans le dur chemin de la délivrance et du redressement ».

(1) Leur nombre était de 50 officiers (soit de 4 à 7 dans presque chacun des bataillons de la division) et d'environ 1.200 sous-officiers et soldats.

Le 30 juillet, la Division de Savoie était citée à l'ordre de l'Armée par l'ordre ci-dessous :

ORDRE N° 105-C

Le Général d'Armée, Ministre, Secrétaire d'Etat à la Défense Nationale, cite à l'ordre de l'Armée :

« La 7^e Division d'Infanterie... »

« La 28^e Division d'Infanterie, sous les ordres du Général LESTIEN, »

« La 44^e Division d'Infanterie... »

« La 45^e Division d'Infanterie... »

« La 42^e Division d'Infanterie... »

« Combattant sur un front de 80 kilomètres, avaient reçu l'ordre de défendre l'Ailette et l'Aisne sans esprit de recul. Elles l'ont fait généreusement les 5, 6, 7, 8, 9 et 10 juin 1940, au cours de très durs combats contre un ennemi très supérieur en nombre, poussant l'esprit de sacrifice à sa dernière limite. — Signé : WEYGAND. »

Général LESTIEN.